

Greenville, Mississippi, 1952

Je fermai les yeux sur la balancelle, me laissant porter par la brise automnale. Je me rappelais les chaudes soirées de fin d'été quand j'étais petite, où Granny me racontait des histoires tandis que je m'endormais au gré du balancement. Elle m'avait fait rire. Elle m'avait fait pleurer. Elle avait l'art de conter toutes sortes d'histoires. J'avais tant rêvé grâce à elle, en regardant les étoiles dans le ciel.

C'était fini.

Je n'entendrais plus jamais sa voix. Je ne la sentirais plus poser ses mains ridées contre mes joues, me demandant de sa voix calme : « Qu'est-ce qui ne va pas, ma petite Joyce ? Pourquoi cet air si triste sur ton visage ? » Ma gorge se serra à cette pensée. Granny était partie paisiblement retrouver les anges à l'aube. Elle avait été très malade ces derniers mois et la seule consolation que je trouvais, en ce soir bien triste, était qu'à présent elle ne souffrirait plus. Elle veillerait sur nous du haut de son nuage. Sans doute râlerait-elle quand elle nous verrait faire des bêtises, mais elle garderait toujours sur nous son regard protecteur. Car elle était ainsi Granny, toujours à nous taper sur les doigts dès qu'elle voyait l'ombre d'une idiotie, mais toujours à nous ouvrir grands ses bras pour un câlin improvisé. Avant de nous quitter, elle avait allégé sa conscience et elle était partie en

paix. La mienne, quant à elle, s'était trouvée alourdie par ce douloureux secret de famille.

Je rouvris les yeux en sentant quelqu'un s'installer sur la balancelle, à mes côtés. C'était Grace, qui me souriait un petit peu. Grace avait été la cousine que je pensais avoir depuis mon enfance. Celle avec qui j'avais fait les quatre cents coups. Combien de fois nous étions-nous cachées sous les draps avec une lampe torche, les soirs de vacances scolaires, pour nous raconter nos secrets respectifs ? À présent, elle m'apparaissait comme une parfaite étrangère. Certes, elle avait les mêmes cheveux noirs crépus que moi, mais mes yeux clairs contrastaient avec les siens, si sombres. Tout comme ma peau, qui était plus pâle que la sienne. Elle posa sa main sur la mienne en la serrant légèrement pour m'apporter du réconfort. Elle percevait le tourment qui m'emportait de plus en plus, au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient.

— Parle-moi Joyce... Je t'en prie. Tu es muette depuis hier soir, me dit-elle d'une voix douce.

Je n'avais pas ouvert la bouche depuis l'affreuse vérité. J'étais en état de choc. Toute ma vie venait de s'écrouler en une fraction de seconde. J'espérais être encore plongée dans un horrible cauchemar, et que j'allais me réveiller en nage avant de soupirer de soulagement, constatant que c'était bien les murs de ma chambre qui m'entouraient. Je me traiterais alors d'imbécile et je finirais par me rendormir paisiblement. Je voulais que ce soit un mauvais tour de mon imagination, et que ma grand-mère soit encore parmi nous. Cette maladie n'aurait jamais existé, et elle serait en train de nous cuisiner un fabuleux *jambalaya* pour le dîner. Je serais un membre de cette famille à part entière. Or, ce n'était pas le cas. Je vivais dans une réalité difficile à supporter.

Grace serra plus fort son étreinte pour me faire réagir, mais je restai de marbre et muette. Je ne voulais pas en parler car je ne le pouvais tout simplement pas. Je me sentais détruite de l'intérieur et personne ne pouvait comprendre l'immense douleur que je ressentais. Toute ma vie venait d'être balayée comme une vulgaire poussière. Un cyclone venait de frapper mon existence en plein vol. Un beau mensonge s'était construit pendant une vingtaine d'années. Moi qui pensais tout savoir de ma vie, je me retrouvais sans le moindre repère. J'étais déboussolée et ma gorge se serrait d'angoisse. J'avais l'impression d'être une simple spectatrice de l'existence qui se dessinait autour de moi. Personne ne pouvait savoir ce que je ressentais. Personne.

Je percevais au loin le soleil qui commençait à se coucher, descendant derrière les champs de maïs. Le ciel prenait une belle teinte orangée, et la chaleur de la journée commençait à se faire moins étouffante. Une envolée d'oiseaux traversa le ciel. Le petit canari jaune dans la cage sous le porche se mit à piailler. Ce bruit me fit relever la tête. Qui allait s'occuper de Birdie, à présent ? Cet oiseau n'avait jamais quitté Granny. Il ne restait jamais dans sa cage. Il accompagnait ma grand-mère partout dans la maison. Ils étaient si proches l'un de l'autre que lui aussi devait avoir le cœur brisé par cette mort prématurée.

Je sentis un frôlement près de moi et je baissai les yeux. Grace avait retiré sa main de la mienne pour déposer une carte postale sur mes genoux.

— Granny voulait que tu l'aies. Elle disait que cela t'aiderait en temps voulu.

Sur le coup, je ne savais pas quoi en penser. J'avais l'impression que l'on venait de m'asséner un nouveau

coup de couteau en plein cœur. Je me rendais compte que tout avait été programmé depuis le départ et que j'avais été une pauvre ignorante dans toute cette histoire. Je me sentais doublement trahie. La chaleur me monta aux joues et je sentis mon cœur s'accélérer et cogner contre ma poitrine. Je commençais à être en colère. Je pris la carte postale entre mes mains, l'arrachant de celles de Grace, et la contemplai en fronçant les sourcils. Le vieux carré français de La Nouvelle-Orléans était représenté en noir et blanc. C'était plus précisément une rue avec des maisons à plusieurs étages. Rien qu'en observant l'image, j'avais l'impression d'entendre le jazz et le blues dans mes oreilles. J'avais une envie subite d'aller prendre mon saxophone et de jouer quelques airs dans la grange de Grand'Pa. J'étais passionnée de musique depuis toute petite. Granny avait travaillé dur pour m'offrir mon premier instrument à l'âge de cinq ans. Elle m'avait toujours répété que j'avais la musique dans le sang. À y réfléchir, cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille : personne dans la famille ne jouait d'un instrument de musique.

Mes mains tremblèrent légèrement, à cause de ma nervosité.

— Le savais-tu ? demandai-je en murmurant, les yeux fixés sur la carte postale.

— Joyce...

— Depuis quand le savais-tu, Grace ?! Vous le saviez tous ?!

— Nous avons promis à Granny de ne rien dire...

— Vous vous êtes tous moqués de moi ! Pendant des années ! clamai-je, furieuse, en me levant et en laissant tomber la carte postale sur le sol.

— Non, Joyce ! Je te le jure ! Tu es un membre à part entière de notre famille !

— Arrête ! Lui ordonnai-je d'une voix tranchante. J'avais bien remarqué le regard de ta mère sur moi ! À présent, je comprends !

Le brouillard dans lequel j'étais enveloppée depuis la révélation de Granny se dissipait au fur et à mesure que les heures passaient. La mère de Grace ne m'avait jamais aimée et me jetait toujours un regard en coin plein de colère et de haine. Petite, quand je lui faisais un compliment sur sa façon de s'habiller, elle me regardait comme si j'étais une sorte d'insecte un peu répugnant, puis m'ordonnait d'aller voir ailleurs et de me faire oublier. Granny m'avait toujours dit que sa fille était en deuil depuis ma naissance. Elle était si proche de ma mère qu'elle ne supportait pas son absence, et je lui rappelais sans cesse cette sœur disparue trop tôt. Ma mère était décédée en me mettant au monde et mon père était un voyou qui ne m'avait pas reconnue. Tout cela venait cependant de voler en éclats, et je me demandais s'il y avait un tant soit peu de vérité dans toute cette histoire. Est-ce qu'au final je m'appelais réellement Joyce ? Le cœur lourd, j'annonçai soudain à Grace que j'allais me coucher. Je me levai en laissant tomber la carte postale sur la balancelle. Elle voulut m'empêcher de partir afin que nous puissions parler, mais lorsqu'elle croisa mon regard, elle comprit qu'elle devait me laisser. Je n'avais pas mauvais caractère, mais je me sentais comme un animal blessé : il fallait me laisser tranquille.

Je gravis l'escalier qui allait me mener à ma chambre. Je passai devant la longue rangée silencieuse que constituaient les portraits de famille. Ils étaient tous accrochés sur le mur qui menait à l'étage. Tous ces visages qui me souriaient... Étais-je à ce point naïve, pour ne pas avoir remarqué que j'avais les seuls yeux bleus de la famille ? Je ne ressemblais à personne de la famille Méribel. J'avais déjà noté l'absence

du portrait de ma mère, sur le mur, mais Granny m'avait toujours dit qu'elle l'avait enlevé à la suite de son décès car cela lui provoquait trop de peine. Fixant le mur, je remettais l'existence de cette femme en question. Je repris lentement ma montée des marches, avant de voir mon propre portrait. Il n'y avait pas à dire : je n'avais pas ma place sur ce mur.

Je finis mon ascension, et traversai le couloir avant de m'enfermer dans ma chambre. Une fois dans mon cocon, je me laissai tomber sur mon lit, la tête dans mon oreiller. J'avais toujours fait ça, adolescente ou enfant, quand j'étais contrariée. Je soupirai longuement dedans. Les larmes me montèrent aux yeux. Granny me manquait déjà, et même si elle m'avait menti, elle m'avait toujours montré beaucoup d'amour. J'étais partagée entre colère et tristesse. Autant je lui en voulais de m'avoir caché la vérité, autant la chaleur de ses bras et ses mots réconfortants me manquaient.

Au bout d'une petite demi-heure à me lamenter, je me redressai sur mon lit, m'asseyant en tailleur. Je contemplai les murs pourpres, sur lesquels étaient accrochées diverses images de blues et de jazz. Que restait-il de l'adolescente qui rêvait de devenir une saxophoniste célèbre ? Grand'Pa disait souvent, quand j'étais petite, que ce n'était pas dans ce bled du Mississippi que je ferais entendre ma musique. Il avait raison. Il avait toujours eu raison. Hélas, la dernière guerre l'avait emporté. Il était parti pour la France et, n'avait même pas eu le temps d'arriver dans ce pays qu'il avait été fauché par un obus allemand. Je lui avais promis, le jour de ses funérailles, de concrétiser mon rêve pour le rendre fier. Or, onze ans plus tard, j'étais toujours dans ce « bled paumé », comme il l'appelait.

C'était sans doute une des dernières fois que je regardais ces murs. Ma tante voudrait vendre la maison à coup sûr.

Elle le répétait depuis plusieurs semaines. Je commençais à croire que cette femme n'avait pas de cœur pour vouloir céder très vite la maison où elle avait grandi. À la fois malheureuse et agacée, je me levai pour aller m'asseoir face à la coiffeuse en bois. Il fallait que je trouve ce que j'allais faire de ma vie, à présent. Je soupirai en prenant une épingle à cheveux dans ma main. Au bout, il y avait une jolie émeraude turquoise. Granny me l'avait offerte pour mes douze ans, en me priant d'en prendre soin. Cette épingle était en argent et j'avais toujours été surprise d'être en possession d'un aussi beau bijou.

J'étais perdue dans mes pensées, lorsque j'entendis que l'on frappait des coups à la porte. Je me refusai d'aller ouvrir. J'étais persuadée que c'était Grace. Elle était tellement têtue ! Pas de chance pour elle, je l'étais encore plus ! J'entendis un petit bruit, puis les pas s'éloignèrent. En me retournant, je vis qu'elle avait glissé quelque chose sous ma porte. Je me levai en posant l'épingle sur la coiffeuse pour m'en approcher. Je m'agenouillai alors sur la moquette, et constatai que c'était la carte postale qu'elle m'avait donnée tout à l'heure, accompagnée d'un petit mot griffonné à la hâte :

Rien ne change l'amour que Granny te portait.

La Nouvelle-Orléans, Louisiane, 1929

Je me regardais dans le miroir de ma coiffeuse pendant que Leslie travaillait mes cheveux bruns. Le soleil commençait à percer les nuages dans le ciel, et je sentais les rayons chauds traversant la vitre pour réchauffer ma peau de porcelaine. L'atmosphère était déjà chaude et humide, ce qui n'était pas rare durant l'automne, à La Nouvelle-Orléans.

Nous étions dimanche matin et, comme à chaque fois, notre père nous emmenait, ma mère, mon frère cadet et ma petite sœur, au temple. Sous aucun prétexte nous ne devons manquer ce rendez-vous hebdomadaire, et cela même si nous étions malades. Lorsque ma sœur avait eu les oreillons, deux ans auparavant, mon père l'avait forcée à venir, alors que ma mère le suppliait de laisser la petite dans son lit. Résultat, elle avait passé tout le temps de l'office à dormir sur le banc en bois et avait fini par faire un malaise en se levant à la fin de l'office. Ce qui n'avait pas du tout plu à mon père. Il ne fallait pas tourner le dos au Seigneur, comme il le disait si bien. Le Seigneur savait ce qu'il y avait de bon ou de mal pour nous. Pourtant, ma foi disparaissait au fur et à mesure que le temps passait. Moi, d'ordinaire si respectueuse et sage comme une image, je commençais à sentir une tempête sévir en moi. Cela avait débuté à mon anniversaire, le jour de mes vingt et un ans, quelques mois

plus tôt. Le jour où j'avais vu avec horreur mon père rosser de coups notre jardinier. Pourtant, Jasper avait toujours été un employé modèle, avec ses sourires et ses blagues qui vous remontaient le moral. C'était, à mes yeux, quelqu'un de respectueux et discret. Or, ce jour-là, après le passage du cyclone, Père s'était vengé sur ce brave homme en l'accusant d'avoir détruit le jardin, alors que ce pauvre Jasper n'y était évidemment pour rien. Entendre les hurlements de douleur de notre jardinier, ainsi que le bruit terrible de la ceinture de mon père lui cinglant le dos, m'avait glacé le sang. Je les entendais encore aujourd'hui. Je ressentais énormément de colère et d'injustice face à mon père et au reste de ma famille, qui n'était pas mieux. Ma mère traitait les employés de maison comme de la vermine, ne leur adressant jamais un regard. Le peu d'attention qu'elle leur accordait était pour les réprimander si la soupe était froide, ou si de la poussière était encore visible sur les meubles. Mon frère cadet suivait le chemin de mon père en jouant le petit chef de famille, quand celui-ci était absent. Il n'y avait que ma petite sœur qui avait encore le cœur pur et innocent mais j'avais, hélas, bien peur qu'elle n'emprunte le même chemin que les autres.

J'entendis des petits pas rapides dans le couloir. Une petite tête brune apparut près de la porte. Justement, ma petite sœur était là. Elle était ce que nous pouvions qualifier de petite poupée. Elle avait de longs cheveux bruns qui tombaient aux épaules (même si ce matin ils étaient remontés en un parfait chignon et surmontés d'un petit chapeau de paille avec un joli nœud rose à pois) et des yeux bleus couleur azur à faire fondre tout le monde. Sa peau était comme de la cire : la pauvre, elle était sans cesse victime de coups de soleil si elle avait le malheur de rester dehors pendant les

longues journées estivales. Ainsi, ma mère préférait qu'elle reste à l'ombre à faire de la broderie au lieu de jouer comme n'importe quelle petite fille de son âge. De toute manière, mon père clamait toujours haut et fort qu'il ne fallait pas prendre de couleurs sur sa peau, par peur de ressembler à ces « Nègres ».

Ce matin-là, elle portait une jolie robe rose pastel avec de la dentelle qui mettait encore plus en avant son apparence de jolie poupée. Elle me regarda à travers le miroir de ma coiffeuse, avant de lever la tête pour prendre un air de grande fille, malgré ses six ans, et me dire :

— Père nous attend en bas ! Tu vas nous mettre en retard !

Elle quitta rapidement le couloir pour se diriger vers le grand escalier en chêne massif et descendre à toute hâte avant, sans doute, d'atterrir dans les bras de mon père. C'était sa petite princesse. Toujours parfaite. À ses yeux, j'avais pour ma part bien trop de défauts, même si j'étais l'aînée. Je ne pouvais pas dire que je jalousais ma petite sœur. Non, elle était bien trop petite et candide pour se rendre compte de tout ce qui se passait autour d'elle. Pour elle, le monde était normal. Pour moi, le monde avait un problème. Cette discrimination entre Blancs et « personnes de couleur » n'était pas acceptable. Je ne pouvais plus entendre les hurlements de nos employés face aux sévices de mon père, de ma mère ou de mon frère. Ce dernier avait beau n'avoir que dix-sept ans, il ressemblait de plus en plus à notre géniteur au fil des années : même carrure, les épaules carrées, le torse souvent bombé. Ses cheveux étaient blonds, courts et toujours bien coiffés. Ses yeux bleus étaient froids comme de la glace, et il ne souriait que rarement. Par moments, je me demandais si nous faisions partie de la même famille, tant nous étions différents.

Je sentis qu'on me tirait les cheveux en arrière. Je levai les yeux pour observer Leslie, qui s'affairait sur ma coiffure depuis plusieurs minutes. Une idée me vint à l'esprit.

— Laisse donc, Leslie. Je ne veux pas de chignon. Je veux que mes cheveux soient relâchés, aujourd'hui.

— Mais, mademoiselle Joséphine, vous ne pouvez pas sortir ainsi ! Que dirait votre père ?

Je me levai soudain de ma chaise, sous le regard effaré de ma domestique. Leslie avait la peau couleur chocolat. Ses cheveux étaient coiffés de plusieurs tresses fines. Elle était grande, élancée, et portait toujours ses vêtements de façon impeccable. Sa robe noire lui donnait un air un peu strict, et je n'avais jamais vu une seule tache sur son tablier en dentelle blanche. Aussi étrange que cela puisse paraître, je l'admirais. Moi qui me tachais sans cesse à chaque repas, ayant chaque fois droit aux remarques moqueuses de mon frère et aux remontrances de mon père, je me demandais comment elle faisait malgré tout le travail qu'elle devait fournir quotidiennement. Ses yeux étaient grands et noirs et, bien qu'elle ait le même âge que moi, la fatigue lui donnait facilement quelques années de plus.

— Je t'ai déjà dit que tu pouvais me tutoyer, murmurai-je à son attention.

— Jamais ici. Je ne veux pas subir de châtiment pour ne pas vous respecter.

Je considérais Leslie comme ma meilleure amie. C'était, en réalité, une des seules personnes de mon âge que je fréquentais. Je trouvais les enfants des amis de mes parents égocentriques, hautains et dépourvus du moindre intérêt. Ils étaient sans cesse à se mettre en avant, alors qu'au final, ils ne disaient ni ne faisaient rien de bien intéressant. Je devais cependant jouer devant eux un rôle de parfaite petite potiche lors des repas organisés par mon père, afin

de montrer l'image de la jolie demoiselle du grand patron Langlois. Par moments, je voulais me punir moi-même tellement j'avais honte de me conduire ainsi sous le regard de Leslie ou de sa mère, qui avait été ma nourrice et qui était à présent celle de Pénélope, ma petite sœur.

Je me dirigeai tristement vers ma penderie, pour prendre un petit cardigan en laine blanche qui irait très bien avec la robe bleu ciel que je portais ce jour-là.

— Laissez-moi au moins mettre un ruban dans vos cheveux ! revint à la charge Leslie, en s'approchant de moi avec un ruban en satin.

Combien valait ce ruban ? À lui seul, il aurait sans doute pu offrir plusieurs repas à Leslie et sa famille. Mon esprit était traversé par ce genre de pensées depuis l'incident avec Jasper. Je me rendais compte à présent de tout ce que nous possédions, simplement pour montrer notre richesse à la vue de tous. En parallèle, certaines familles mouraient de faim dans des quartiers qui n'étaient pourtant pas si loin du nôtre. Pour la mienne, c'était normal. Ces gens-là n'étaient pas comme nous, ils nous étaient « inférieurs », comme le disait si souvent mon père. Mais qui donc avait décidé qu'ils n'étaient que nos subalternes ? Dieu ?

Je me dirigeai vers la porte, mes cheveux bruns relâchés, tandis que Leslie me suivait avec le ruban entre ses doigts. Peut-être espérait-elle que je me retourne et que je change d'avis. Je savais que mon acte pouvait la mettre dans une position délicate, mais j'assumerai. Je dirais haut et fort que j'avais décidé de ne pas respecter les ordres de mon père. Je comptais bien changer ma vie, à présent, et ne plus écouter ces stupides règles dictées par un homme prétentieux, qui se pensait si supérieur aux autres. J'avais vingt et un ans, désormais. Il était grand temps que je m'affirme !

Je descendis l'escalier en bois. Mes parents se tenaient devant l'entrée, sur le départ. Mon père portait un costume sombre, malgré la chaleur, et de jolies chaussures vernies ainsi qu'un chapeau en feutre. Il avait beau faire lourd et humide, il ne voulait jamais se séparer de cet attirail qui montrait, selon lui, sa « valeur d'homme accompli ». À ses côtés, ma mère avait remonté ses cheveux bruns en un parfait chignon et portait un chapeau de paille quasiment identique à celui de ma petite sœur, orné d'un joli ruban vert émeraude. Ses lèvres étaient maquillées d'un rouge assez éclatant et elle portait une robe, d'une couleur parfaitement assortie au ruban de son chapeau, qui la mettait particulièrement en valeur. Ses chaussures à talons étaient neuves. « Une folie », selon l'avis de mon père, qui avait pourtant facilement cédé, car rien n'était trop beau pour sa femme, et surtout pour montrer la valeur de sa famille. Ma petite sœur se tenait à ses côtés, trépignant d'impatience. Mon frère, quant à lui, restait calme et immobile, attendant patiemment que nous partions, dans son luxueux costume que mes parents lui avaient offert quelques mois plus tôt.

En descendant l'escalier, je vis le visage de mon père devenir rouge de fureur. Il vint directement à ma rencontre. Je n'avais même pas pu atteindre la dernière marche qu'il m'avait coupée dans mon élan, se mettant en bas de l'escalier.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?! Pourquoi tes cheveux sont-ils relâchés ? On dirait une sauvage ! Tu vas remonter et finir de te préparer sur-le-champ !

— J'ai envie d'avoir les cheveux détachés. C'est mon choix, répondis-je d'un ton calme.

— Ton choix ?! s'étrangla-t-il avant de rougir davantage de colère. Tu n'as pas le choix, Joséphine ! Tu ne peux pas prendre de décisions toute seule ! C'est moi qui décide et,

plus tard, ce sera ton mari ! Tu vas remonter dans ta chambre, attacher tes cheveux et mettre ton chapeau ! Je n'irai pas au temple avec une fille dévergondée !

— Dans ce cas, je préfère rester à la maison, déclarai-je d'un ton peu sûr de moi.

Je sentais que j'étais sur une pente glissante. Je ne savais pas combien de temps j'allais tenir, mais au vu de la fureur qui s'exprimait dans le regard de mon père, j'étais certaine d'avoir commis l'irréparable. Lui tenir tête était une chose, mais refuser de passer du temps avec le Seigneur en était une autre. Il avait fait un pas vers moi et j'avais reculé instinctivement, comme un animal traqué. Je revoyais dans ma tête les images de Jasper, qui était en train de se faire rosser alors qu'il n'avait strictement rien fait. Ma gorge se serra. Mon père m'avait déjà giflée une fois. C'était le jour de Noël 1925. Nous étions conviés à passer les fêtes de fin d'année auprès d'amis de mes parents. Je m'étais rendue intéressante en plein déjeuner en clamant haut et fort que je rêvais de voyages et de découvertes. Pour moi, il n'était pas concevable de ne pas en apprendre plus sur d'autres mondes et d'autres civilisations. Apprendre était enrichissant. Il avait alors pris ces déclarations comme un affront personnel, car il avait tracé pour moi tout un avenir. Il s'était levé et m'avait giflée devant les invités, en déclarant que j'étais impertinente et qu'il fallait que je cesse de rêver à des bêtises à mon âge. J'avais dix-sept ans. Aujourd'hui, je savais qu'il pourrait recommencer. Ma bouche devint sèche et mes mains se mirent à trembler. J'avais peur. Il l'avait vu. Il avait froncé les sourcils et avait comblé la distance entre nous en montant les trois dernières marches. J'attendais le coup, la gifle qui ferait mal, mais il n'en fut rien. Il se contenta de river son regard sur le mien, tout en déclarant d'une voix sèche :

— Tu vas remonter dans ta chambre et finir de te préparer, sinon...

Il n'avait pas fini sa phrase, mais je savais pertinemment ce que cela signifiait. Je tournai les talons d'un air résigné et remontai à l'étage. Leslie m'attendait en haut de l'escalier. Au moins, elle n'avait pas été impactée par ma bêtise. Mon père, de son côté, était déjà redescendu en maugréant contre moi. J'avais eu peur et j'avais été faible, mais je me promettais au plus profond de mon âme que je n'en resterais pas là.

J'entrai de nouveau dans ma chambre avant de m'asseoir sur ma chaise, face à ma coiffeuse. Leslie me coiffa d'un très joli chignon. Pendant qu'elle m'arrangeait soigneusement, je l'entendis murmurer :

— S'il te plaît, ne va pas trop loin. Je ne voudrais pas que tu subisses ce que nous subissons.

Elle termina de me coiffer avant de me mettre mon chapeau de paille sur la tête. En me regardant dans la glace, je ne vis rien d'autre qu'une petite potiche dont le papa était riche, et qui ne faisait rien de sa vie. Je fus incapable de soutenir plus longtemps mon propre regard. J'avais honte.